

L'âne

Un fer brûlant vrille mon paturon. Le caillou qui s'est logé dans mon sabot, comme un remord sans repentir, a englouti mes pensées. Je ne sais même plus si j'avance par automatisme enrayé ou par une forme de volonté d'arriver quelque part. Il y aura peut être de l'herbe fraîche au bout, lorsque la chaleur aura fini de sécher ma couenne mais restera-t-il un grain de moi lorsque la douleur aura fini de me broyer ?

La poussière de sable tapisse mes naseaux. Je ne sens même plus les bouquets de thym du talus. Ma langue rappe mon palais. Cette fichue carotte flotte éternellement à un pas de mes dents, je marche vers sa promesse sans cesse remise au pas suivant. Il y a longtemps que j'ai compris sa magie cruauté mais le désir ou l'instinct me font espérer encore et toujours.

Mes reins fortifiés par les ans ne souffrent plus du poids de l'homme qui me taquine la croupe de sa badine. Ses pieds pendouillent sur mes flancs et la ritournelle qui sort de sa bouche me distrait un peu de la torture du chemin chauffé à blanc en ce milieu du jour. Il me flatte l'encolure quand il change de mélodie comme s'il applaudissait lui même à sa prestation.

La pente s'accroît et mes oreilles se tendent vers le clapotis de la rivière. Je presse le pas, les talons accélèrent le tempo. La carotte a disparu. La bride se relâche et de l'eau jusqu'au chanfrein je retrouve l'usage de mes muqueuses dans un ébrouement bruyant. Les galets du gué délogent le caillou et l'eau apaise mes tendons enflammés. Je resterais bien un peu mais le maître semble pressé de remonter le talus qui me gratifie de quelques cressons.

Le village est au bout d'une petite côte bordée de champs où s'affairent encore les bœufs attelés à de drôles de machines. Une jument hennit près d'une écurie entourée de poules en glane. Les enfants crient et courent. Je plie le col pour les laisser toucher mes salières et la naissance de ma crinière entre les oreilles pendant que mon maître parle à une villageoise. Une ruelle aux marches longues et confortables nous conduit près du lavoir d'une maison aux volets bleus.

Une couverture sur le dos, une tôle au garrot, sa voix grave rassurante, il m'a laissé à mon sac de son. J'ai attendu jusqu'à la nuit puis dormi debout jusqu'à la rosée. Le ciel a viré de l'indigo à l'orangé quand le premier rayon a chevauché la colline. Les buissons et sauvageonnes qui se glissent entre les pierres ont complété mon déjeuner. Il a plié ma couverture pour en faire sa selle et y a sauté tout guilleret en sifflant le début du festival de chant.

Moi aussi je languis de la retrouver, ma belle. Elle m'attend, mon petit doit téter à cette heure, là bas dans le pré d'herbe fleurie, derrière l'étable

aux effluves de foin frais. La contradiction de mes intérêts avec ceux de mon maître me chagrine un peu. J'aime le sentir heureux et déjà il regrette chaque pas que je fais pour l'éloigner de sa dulcinée. Deux êtres qui partagent un même chemin peuvent sans se haïr travailler à leur malheur réciproque.